

Ilots

De Sonia Chiambretto
& Yoann Thommerel,
en lien avec
le Groupe d'information
sur les ghettos (g.i.g)



PHOTO © Yoann Thommerel

Compagnie Le premier épisode
— Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel

yoann.thommerel@gmail.com
sonia.chiambretto@wanadoo.fr

Relations presse Comédie de Caen
Yannick Dufour & Lucie Martin / Agence MYRA
yannick@myra.fr – lucie@myra.fr – 01 78 09 96 84

Texte & mise en scène

Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel,
à partir du *Questionnaire élémentaire*,
éditions Les Laboratoires d'Aubervilliers /
g.i.g, 2017

Assistanat à la mise en scène

Pierre Itzkovitch

Interprétation

Julien Masson
Jean-François Perrier
Séphora Pondi

Scénographie, lumière, vidéo

Patrick Laffont

Régie son et lumière

Esther Denis

Design graphique

Gabriele Cepulyte

Production

Le Premier Épisode

Co-production

La Comédie de Caen
Théâtre National de Strasbourg
Théâtre du Nord - CDN, Lille
Théâtre Joliette - Scène conventionnée
art et création expressions et écritures
contemporaines - Marseille

Soutiens

Théâtre Ouvert - Paris
Les Laboratoires d'Aubervilliers
Actoral Montévidéo, Marseille
DRAC Normandie
Région Normandie
Département du Calvados

Remerciements

à tous ceux qui ont participé de près ou de loin aux
actions du Groupe d'information sur les ghettos
(g.i.g) depuis sa création

Version papier ou numérique du *Questionnaire élémentaire*
disponible sur demande

Production, diffusion, administration

Fanélie Honegger
fanelie@revemaprod.com

Assistante

Mina Guérin-Dezault
minaguerinbezault.prod@gmail.com

« Ghetto »

Depuis sa première utilisation à Venise en 1516, où il désigna d'abord une petite île où l'on obligea les juifs à résider, le mot « ghetto » n'en finit plus de désigner par extension. Tous les quartiers assignés aux juifs en Europe d'abord, les quartiers noirs aux USA ensuite, puis, partout dans le monde, tout quartier dans lequel se trouve une forte concentration d'une minorité, qu'elle soit ethnique, culturelle ou religieuse, qu'elle soit là par choix ou par contrainte.

S'ajoutent, par extension toujours, les connotations de grande difficulté et de ségrégation sociale, ou de réclusion. Sans oublier bien sûr un environnement urbain caractérisé. Le « ghetto » convoqué singulièrement ces dernières années dans les champs de l'art, des médias et du discours politique devient par extension un puissant générateur de fiction, un mot-caméléon qui sait aussi se teinter d'acceptions valorisantes : « Tes baskets sont trop ghettos ».

La recherche esthétique que nous menons en lien avec le Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g) se veut avant tout une traversée collective dans l'histoire de cette dérive terminologique, une plongée dans ce qui est devenu une béance de la langue.

Le Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g)

Nous avons fondé en 2015, dans le cadre d'une résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, le Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g).

Le g.i.g agit comme un moteur fictionnel pour interroger le réel, pour remettre le sens des mots et leur résonance poétique au cœur d'une introspection politique et sociale.

Rassemblant habitants, artistes et chercheurs, ce groupe a activé des protocoles d'enquête : écriture de questions, diffusion, récolte de données, traitement. Ces premiers travaux menés pendant trois ans dans la ville d'Aubervilliers ont donné lieu à la publication du *Questionnaire élémentaire*, un questionnaire poétique et frontalement politique. Cet outil permet depuis de constituer un fonds documentaire régulièrement convoqué pour alimenter une réflexion collective sur les mécanismes d'exclusion et de repli. Un travail collectif qui se poursuit aujourd'hui partout où nous nous implantons, que ce soit dans des zones urbaines ou rurales : Aubervilliers, Saint-Ouen, Marseille, Caen, Carentan, Strasbourg, Lille...

Inventer pour la scène une restitution en forme de réactivation

S'emparer d'un questionnaire et de la profusion de réponses qu'il a généré pour les porter à la scène, donner corps, littéralement, à une série de questions et aux paroles et événements que certaines d'entre elles déclenchent, trouver sur le plateau les résolutions permettant de créer, le temps d'une représentation, un état de remise en question collective, critique et poétique. Cette pièce repose sur ce défi : créer une expérience de partage avec les spectateurs, une expérience de théâtre intense et singulière dans sa capacité à impliquer chacun.

Les matériaux avec lesquels nous écrivons portent en eux une aura particulière, la mémoire brûlante des discussions qui les ont fait naître, celle de rencontres organisées ou improvisées avec tous ceux pour qui s'impose aujourd'hui, comme alternative à la résignation, à l'acceptation ou aux réponses toutes faites, l'urgence d'une ré-interrogation d'un monde qui n'en finit plus de se cliver. C'est cette urgence que nous voulons aujourd'hui porter à la scène.

Impliquer directement le public, le prendre à parti, dialoguer avec lui

La pièce, traversée de bout en bout par un maillage de questions, interroge en même temps qu'elle les révèle les mécanismes d'exclusion et de repli qui agissent plus ou moins souterrainement dans nos vies. À mesure que le questionnaire avance, des événements font irruption : récits, témoignages, images vidéos, litanies...

Un montage hétérogène qui invente dans le désordre apparent de ses fragments, une forme poétique d'une force singulière qui finit par faire récit. Rejetant la linéarité d'une démonstration, ce récit révèle de façon saisissante, par le simple jeu de rapprochements d'éléments initialement étrangers, toute l'ambiguïté de notre rapport à l'Autre, au territoire, au monde et à ses réseaux d'informations.

L'enjeu majeur consiste pour nous à déployer une mise en scène adaptée à cette écriture en questions/réponses qui mêlera adresse directe au public, scènes jouées par les comédiens et documents vidéos extraits du fonds documentaires créé par le g.i.g. Il consiste à lier l'ensemble et à travailler le rythme interne de la pièce tout en donnant la possibilité aux interprètes de retrouver quelque chose de cette spontanéité, cette capacité d'adresse fraîche et directe, que peuvent avoir les enfants lorsqu'ils questionnent le monde qui les entoure.

Le trio de comédien avec lequel nous souhaitons travailler raconte à lui seul une diversité qui s'incarne dans une disparité d'âge, mais tout aussi bien de style et de culture théâtrale, que nous souhaitons mettre en tension. Au classicisme et à la préciosité de Jean-François Perrier, pour qui nous avons écrit un rôle unique qui traversera la pièce de bout en bout, répondront le jeu tonique et plus « street » de Séphora Pondi et de Julien Masson. Ce duo portera, en plus des questions, des scènes davantage heurtées et saccadées, un rythme symptomatique de nouvelles structures mentales liées à la puissance et à la vitesse des technologies d'information numérique avec lesquelles nous vivons aujourd'hui. À la convenance et à la logique établie de la linéarité classique, répondra un jeu plus syncopé, toujours enclin à recombinaison des idées reçues d'une manière nouvelle et à rompre avec un monde clos, à favoriser de nouveaux modes de pensée et de sensibilité par des juxtapositions inédites.

Un plateau de (remise en) jeu

Le plateau de jeu — le plateau du théâtre — est une réplique grand format du *Qui est-ce ?* Dans ce jeu célèbre pour enfant, les visages de personnages sont reproduits sur des petits clapets rabattables que les joueurs peuvent manipuler. Le but est simple : il faut trouver le personnage qui se trouve sur la carte de son adversaire en lui posant des questions. Par exemple : *Est ce que ton personnage a les cheveux crépus ?* Si la réponse à la question est *oui*, le joueur qui a posé la question peut baisser tous les personnages qui ont les cheveux raides, tous les personnages chauves, etc. Si la réponse est *non*, il ne baissera que les personnages aux cheveux crépus.

Sur ce même principe, le plateau de jeu permet de soulever du sol des clapets qui se tiennent verticalement, légèrement inclinés, et qui ont une fonction double. Ils peuvent d'une part devenir des parois dessinant des espaces. Ils deviennent d'autre part les supports de projection de nos vidéos. Ces modules seront soulevés ou bien rabattus par les comédiens pendant la pièce.

Les vidéos projetées sur les parois/écrans montrent systématiquement des visages, plans serrés. Un traitement des documents sources permettra d'homogénéiser leur apparition. Ces vidéos permettent de donner à voir les visages, et à entendre les voix, de personnes que nous avons rencontrées depuis le début du projet et qui répondent au *Questionnaire élémentaire*. Ce dispositif modulaire permet l'écriture de montage que nous souhaitons porter, il rend possible des configurations et des modalités de jeu, d'échange ou d'adresse multiples :

- Clapets rabattus, le plateau est nu et permet le jeu des comédiens seuls : les comédiens jouent des scènes ou s'adressent directement au public...
- Clapets soulevés avec ou sans vidéo-projection : reconfiguration des espaces. Les visages apparaissent et peuvent s'adresser au public, ou simplement le regarder. Des jeux de circulation de la parole s'inventent entre plusieurs visages, mais également entre les visages et les comédiens... 1 visage pose par exemple une question à un comédien, ce qui déclenche un monologue ou une scène de jeu impliquant les trois comédiens sur le plateau...

L'écriture dramaturgique tirera pleinement partie de cet éventail de possibles qu'offre ce dispositif scénique.

L'écriture de la lumière sera par ailleurs utilisée, en plus des parois/écrans pour dessiner l'espace et figurer ce que nous appelons les « frontières invisibles », ces lignes de séparation à l'œuvre dans notre société et que nous cherchons à révéler.

La musique, dont nous souhaitons confier la création à Christophe Chassol, partira toujours des images de nos films, créant des décrochages musicaux, des envolées à partir de certaines vidéos utilisées dans le spectacle. Chassol explore depuis le mitan des années 1990 un univers sonore résolument décloisonné, marqué en outre par la place essentielle qu'il accorde aux images en mouvement. Il a notamment forgé un concept baptisé « ultrascore ». Selon la propre définition qu'il en donne, « un ultrascore, c'est une musique de film qui utilise tous les sons du film pour se construire elle-même » : une bande ultra originale, en quelque sorte. Pièces foncièrement hybrides, les ultrascores se fondent sur une synergie totale entre images et sons, qu'il s'agisse des sons enregistrés au moment du tournage — la voix des personnes filmées notamment — ou de nouveaux sons produits sous l'effet de manipulations diverses au montage.

En réalité, aucune réponse n'est jamais donnée aux questions posées : ce sont ces dernières qui prennent la parole, et la parole n'arrête pas d'élargir les questions, de les multiplier en cascade, par des enchaînements auxquels le spectateur peut trouver une logique, mais une logique qui reste toujours intime, secrète, faite d'enchevêtrements mentaux étranges, opaquement perceptibles, poétiques. La pièce travaille et s'élabore autour des rendus de la sensibilité bien plus qu'autour de réductions logiques.

SÉPHORA

Combien avez-vous d'amis?

Aimez-vous quelqu'un?

Qui auriez-vous aimé ne jamais rencontrer?

JEAN-FRANÇOIS

Ma grand-mère.

Combien êtes-vous chez vous?

Entendez-vous vos voisins à travers les murs?

JULIEN

Moi? Oui, grave, le voisin d'en bas, là, au huitième, même par la fenêtre j'entends son bruit. Le mur d'en face. Je crois que le mec il bat sa femme. La fille crie. Du coup, là, je me pose une question. Pourquoi je n'appelle pas la police? Mais la police je ne les aime pas, c'est pour ça que je ne les appelle pas. Il faudrait qu'il y ait un genre de dérivé de la police qui ne s'occupe que des bruits à travers les murs.

SÉPHORA

J'entends mon voisin tirer le canon pour faire peur aux oiseaux dans son champ, je l'entends crier sur ses chiens, ouvrir l'eau d'arrosage.

JULIEN

Buvez-vous de l'eau minérale ou de l'eau du robinet?

JEAN-FRANÇOIS

Jamais celle qui coule du robinet de la salle-de-bains. Pouah.

(...)

JEAN-FRANÇOIS

Seriez-vous prêt à accueillir un migrant chez vous? Si, oui combien de temps?

SÉPHORA

Où le feriez-vous dormir?

JULIEN

Craindriez-vous de trop vous y attacher?



Alors, personnellement, je trouve que je n'aurais aucun mal à accueillir un migrant chez moi, je pourrais le faire dormir dans mon canapé, ou bien très bien céder mon lit et aller dormir dans une autre chambre.

Je pense que en Occident, on est très bien logés.

Bon certes, il y a des SDF chez nous, et je pense que c'est peut-être la priorité du gouvernement, mais, sachant que il y a des bombardements, des guerres dans d'autres pays, il faut que nous français essayons d'aider ces personnes au maximum parce qu'elles fuient leurs pays à cause de ces conflits, et non pas pour profiter de notre système.

Donc voilà, je pense qu'il faut vraiment faire cet effort là, d'essayer d'accueillir des migrants chez nous.

Y'a peut-être une certaine appréhension d'héberger un inconnu mais je pense qu'il faut passer au-delà de ça, et avoir vraiment ce côté humain, et puis voilà quoi, on peut très bien créer un lien d'amitié fort, avec ce migrant-là, qui parle anglais, qui parle swahili, qui parle arabe, je pense qu'on peut dépasser la barrière de la langue et réellement créer un lien fort entre cette personne et nous.

SÉPHORA

Ouais c'est ça fais ta mijaurée. C'est que du mytho ce que tu racontes.

JULIEN

Si vous deviez vous transformez en animal, lequel choisiriez-vous ?

Croyez-vous en l'existence d'une vie après la mort ?

SÉPHORA

Vous sentez-vous surveillé? Si oui, trouvez-vous cela rassurant? Si non, trouvez-vous cela rassurant?

JULIEN

En une fraction de seconde, à la caméra: deux mecs passent rue Pérolière. Je les suis sur les autres caméras: ils passent place Jean Marcel. LES GARS JE LES AI. Il y en a un qui perd sa tong. On récupère la tong. Il y a de l'ADN sur la tong. On analyse la tong.

SÉPHORA

L'avocat était parti pour casser le dossier.

JULIEN

Sauf que c'est bien son client sur la tong.

SÉPHORA

Le mode opératoire est toujours le même.

JULIEN

Les individus avancent et pètent tout avec un gros caillou. Sur les trois autres caméras, on les avait, mais on ne pouvait pas regrouper les faits, sauf qu'avec la caméra juste au-dessus, on les voit, à un moment, passer, puis on les retrouve sur la dernière caméra, Place aux herbes, en train de se baigner dans la fontaine. On les a, on sait que c'est eux.

SÉPHORA

L'avocat prétend qu'aucun lien est établi entre le caillou et les deux individus.

JULIEN

Sauf qu'à un moment donné, quand il passe sur la route, le caillou, le petit gars l'a sous le bras.

JEAN-FRANÇOIS

Ok, j'habite Bordeaux. J'ai voulu faire installer dans ma rue des caméras au-dessus des grilles qui borde ma résidence. Des caméras de la ville. Les flics ont dit: «Nous, ça nous intéresse, parce que si on doit retrouver quelqu'un, on pourra grâce aux caméras le retrouver.» Quand je me suis rendu à la réunion de quartier, accompagné d'un représentant du préfet de Police, et que j'ai dit on va mettre des caméras, les voisins ont refusé d'un bloc.

SÉPHORA

Vous êtes vous déjà senti valorisé grâce à l'adresse postale inscrite sur vos documents administratifs?

JEAN-FRANÇOIS

Je leur ai dit: «Mais, pourquoi refusez-vous?»

SÉPHORA

Le passeur, il a dit : « Tu es venu jusque-là pour voyager, et tu ne voyages pas ? » J'ai dit, moi celui-là je ne vais pas le prendre, j'attends le prochain. J'ai allumé mon petit bout de cigarette, j'ai fumé, puis je suis retourné dans la forêt, avec mon sac à dos. Les autres ils ont bougé. Une heure comme ça, et ils se sont tous noyés. J'avais dit, cousin, faut pas y aller. Fallait pas y aller. Je suis monté dans le prochain. C'est toujours moi qui tiens le moteur pour piloter, même si je n'ai plus la force, c'est moi qui barre, une jambe dans la mer, regarde ma jambe, elle est toute brûlée, tu sais, je suis fatigué, je suis très fatigué, je suis trop fatigué, nous sommes tous très fatigués, nous sommes fatigués d'être fatigués, j'ai soif, on a très soif, le bébé aussi a soif, je n'ai plus la force, personne n'a la force, je ferme les yeux, je prie le Dieu, je vois cette femme venir me sauver, avant on a pris mon ADN.

JEAN-FRANÇOIS

Je leur ai dit : « Mais, pourquoi refusez-vous ? » Ils ont dit : « On est en République. On est en liberté. On ne veut pas être espionnés. » Je leur ai dit : « Mais attendez, on ne veut pas vous espionner, puis vous n'avez rien à vous reprocher, n'est-ce pas ? Je leur ai dit, écoutez ! Qu'est-ce que ça peut me foutre à moi, par exemple, que la caméra me prenne quand je sors de ma voiture, et que je vais jusqu'à chez moi. Au fond, si vous ne voulez pas de caméra, c'est que vous avez quelque chose à vous reprocher. »

Seriez-vous prêt à brûler une voiture pour marquer votre mécontentement ?



Alors, je pense que oui, en fait non, pas pour un simple mécontentement. Je pense que le mot dans ce cas est mal choisi, enfin, mais pour une colère, oui.

C'est pas une question d'être d'accord ou pas avec ça, mais c'est plus le fait que je pense que on minimise nos capacités. Qu'est-ce qui peut se passer en nous quand on est en colère. Et je trouve qu'il y a un déni de sa propre colère, parfois on juge des actes qui ont lieu comme si c'était des choses vraiment criminelles, ou pas possibles, alors que je pense qu'on a tous des pulsions.

On est capable de faire des choses.

Même si brûler une voiture, c'est pas forcément un acte, enfin une pulsion, c'est peut être quelque chose de tout à fait réfléchi, et je pense que je serais capable aussi de brûler une voiture, voilà, je ne sais pas pour quelle raison mais quelqu'un. Je ne sais pas. Une vengeance.

Je suis capable de faire des choses comme ça.

Oui.

Et aussi de me faire déborder par ma propre colère.

JULIEN

Est-ce moi ou les autres ?

Heu. Ben. En fait ça peut pas être moi. Tttttt. Ça peut pas être moi. Je suis trop simple d'esprit pour que ça soit moi, tu vois. Pour que ça soit moi, faut qu'il y ait de l'alcool, ou de la drogue, ou les deux, là je dis pas, mais ça ne peut pas être moi naturellement. S'il y a de l'alcool, ou de la drogue, même là, c'est pas moi. C'est la faute de l'alcool, c'est la faute de la drogue. Ça ne peut pas être moi. Je suis désolé, ça ne peut pas être moi. C'est pas moi. C'est les autres.

SÉPHORA

C'est toi, grâce aux autres.

Génèse du g.i.g

« Profondément marqué par les archives du Groupe d'Information sur les Prisons (GIP), mouvement d'action et d'information né en 1971 et ayant pour but de permettre la prise de parole des détenus et la mobilisation des intellectuels et professionnels impliqués dans le système carcéral, j'ai proposé à Sonia Chiambretto que nous en inventions le prolongement poétique.

La création que nous proposons aujourd'hui est née de notre rencontre, puis des nombreuses rencontres que ce vaste projet collectif a provoqué. Il mobilise nos pratiques artistiques respectives, l'écriture bien sûr, mais aussi une envie d'inventer dans la complémentarité et d'affirmer aujourd'hui un travail pour la scène. »
— Yoann Thommerel

« Lorsque Yoann Thommerel m'a parlé du Groupe d'information sur les Prisons, j'ai immédiatement fait un lien entre leur mode d'action et mon processus d'écriture. Je me suis notamment reconnue dans l'un des objectifs que poursuivait ce groupe : donner la parole à ceux qui ne peuvent pas la prendre.

J'ajouterais celui-ci : porter la parole de ceux qu'on ne veut plus entendre. »
— Sonia Chiambretto

Auteurs et metteurs en scène

Sonia Chiambretto

Auteure d'une dizaine de livres. Son écriture questionne et distord la notion de « document », elle dit écrire des « langues françaises étrangères ». Ses textes, pour la plupart publiés aux éditions Actes Sud-Papiers, aux éditions Nous, et chez l'Arche éditeur, ont notamment été mis en scène en France et à l'étranger par Hubert Colas qui a monté la totalité de sa trilogie *CHTO*, et Rachid Ouramdane qui a créé deux de ses pièces, dont son texte *Polices!* Sonia Chiambretto a également collaboré avec Pascal Kirsch, Dieudonné Niangouna, Kitsou Dubois, Benoit Bradel, Vincent Thomasset, le collectif Ildi, Eldi, Anne Théron ou encore Raphael Imbert. Elle publie dans des revues de poésie, donne des lectures/performances de ses œuvres, anime divers workshop dans les écoles d'art. Sonia Chiambretto est représentée par L'Arche, agence théâtrale. www.arche-editeur.com

Yoann Thommerel

Écrit de la poésie et des pièces de théâtre hybrides, le plus souvent contaminées par le roman. Ses dispositifs narratifs atypiques portent des histoires qui interrogent aussi bien les cloisonnements et déterminismes sociaux que la standardisation des désirs, les débordements qu'ils ne manquent pas de provoquer, les obsessions sécuritaires ou encore les mutations et dérèglements de l'activisme politique contemporain. Ses textes, lorsqu'il ne les porte pas lui-même (lectures, performances), sont régulièrement mis en scène au théâtre. Nombreuses publications en revues : *If, Muscles, TXT...*
Derniers livres parus : *Mon corps n'obéit plus* (Nous, 2017), *Bandes parallèles* (Les Solitaires intempestifs, 2018).

Interprètes

Julien Masson

Après l'obtention d'un bac STG en 2010, se forme à l'école Claude Mathieu, à l'EDT91 (2011/2013) puis à l'Erac qu'il intègre en 2013. Il travaille entre autres sous la direction de Michel Corvin, Jean-Pierre Ryngaert, Nadia Vonderheyden, Laurent Poitrenaux, Claude Duparfait, François Cervantes, Emma Dante, Marielle Pinsard, Stéphane Braunschweig...

En 2016 pour son spectacle de sortie d'études, il joue à la Comédie de Reims et au théâtre de la Colline dans *Cœur Bleu* mis en scène par Rémy Barché. Depuis sa sortie d'école en 2016 il travaille sous la direction de François Cervantes qu'il assiste également à la mise en scène, avec Gilbert Barba pour *Le Malade Imaginaire* (Festival des Nuits de l'Enclave 2017), avec Olivier Py pour *Le Soleil* (La Fabrica 2017), avec Véronique Bellegarde et Daniel Danis (*Cardamone*, tournée France/Canada 2018).

Titulaire d'un D.E en 2018, il donnera des cours au conservatoire du 16ème arrondissement de Paris sous l'œil d'Eric Jakobiak. Travaillant parallèlement pour des projets musicaux il s'essaye au doublage, et à l'enregistrement de voix-off. Il enregistre en 2018 le spot de diffusion officiel de L'Olympique de Marseille. Il joue également pour la télévision et le cinéma, dans la série *Marseille* ainsi que dans un court métrage de genre, *Livraison*, réalisé par Steeve Calvo.

Jean-François Perrier

Après une formation universitaire qu'il termine comme agrégé d'histoire en 1972, il occupe un poste d'assistant en Sciences Politiques à l'université Paris-I Sorbonne. Il démissionne en 1981 pour devenir comédien permanent au Théâtre du Campagnol jusqu'en 1985, jouant en particulier dans *Le Bal*.

Il travaille ensuite avec Giorgio Strehler, Jorge Lavelli, Eric Vigner avant de rejoindre, à la demande de Jean-Louis Martinelli, la troupe permanente du Théâtre National de Strasbourg où il sera aussi conseiller pédagogique à l'école du TNS.

Il rejoint Paris en 2000 et le Théâtre de Nanterre-Amandiers où il joue sous la direction de Jean-Louis Martinelli, Yannis Kokkos, Jacques Rebotier. Il travaille aussi avec Olivier Py, Gilberte Tsai, Elise Vigier et Marcial di Fonzo Bo.

Parallèlement au théâtre, il joue au cinéma sous la direction d'Ettore Scola, James Ivory, Robert Altman, Claude Chabrol, Daniel Vigne, Michel Deville, Caro et Jeunet, Jean Marboeuf, et participe à plus de 25 réalisations télévisuelles.

Séphora Pondi

Elle commence le théâtre à 16 ans, au lycée, où elle suit l'option théâtre déterminante et facultative. Après un bac littéraire, elle fait une première année à la Sorbonne Nouvelle puis est reçue en 2012 à l'EDT91 (École départementale de Théâtre, école publique et sur concours) où elle reste 2 ans.

Elle participe en 2014 à la première saison du programme de formation d'acteur *Premier Acte* – Théâtre de la Colline, sous la direction de Stanislas Nordey (stages avec Nathalie Bouchaud, Jean-François Sivadier, Valérie Dréville). Elle intègre ensuite l'ERAC, à Cannes ; (promotion 24), d'où elle sort en 2017.

Elle joue avec Agnès Bourgeois (*Traces* d'Henry VI, d'après William Shakespeare, 2013) ; Remy Barche (*Deter'* de Baptiste Amann, 2015) ; Eva Doumbia (*Le Iench*, d'Eva Doumbia, 2017) ; Julie Bérès (*Désobéir*, de Kevin Keiss, Alice Zeniter, *Pièce d'actualité n°9*, 2017) ; Benoit Bradel (*Au Bois*, de Claudine Galea, 2018) et sera dans les prochaines créations de Sébastien Derrey (*Mauvaise* de Debbie Tucker Green, 2020) et Luca Giacomoni (*Métamorphoses* d'Ovide, 2020).



PHOTO © Yoann Thommerel

Compagnie Le premier épisode
— Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel
18 bis rue Grusse 14000 Caen
tél: 06 30 03 20 10